Ami du Clergé du 5 décembre 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour les dimanches de l'Avent. — III. Les effets du péché dans l'âme, 753. — IV. La pensée de la mort, 757.
Cinq minutes d'Evangile. — III. 3e *Dimanche de l'Avent :* Le témoignage de S. Jean-Baptiste, 761. — IV. 4e *Dimanche :* Dispositions préparatoires à la fête de Noël, 761. — V. *Noël :* Les abaissements du Fils de Dieu, 762. — VI. *Dim. dans l'Octave :* La vraie sagesse, 763.
Aux Enfants de Marie. — XXXII. L'esprit de famille, 764.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXVII. Les exercices spirituels, 765.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

III

LES EFFETS DU PÉCHÉ DANS L'AME

Et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto.
Il tomba sur des voleurs qui le dépouillèrent et le laissèrent pour mort après l'avoir couvert de blessures. (Luc, x, 30).

Mes frères,

N.-S. Jésus-Christ aimait à envelopper sa doctrine toute divine dans des récits figuratifs, simples, touchants, populaires ; à la présenter sous des comparaisons prises dans la nature sensible et sous forme d'exemples qui n'avaient, le plus souvent, aucune réalité historique, mais qui rendaient son enseignement plus accessible aux intelligences et qui les gravaient aussi plus profondément dans les cœurs. Bien plus, au dire de S. Marc, le Sauveur ne parlait jamais autrement devant les foules, auxquelles il communiquait ainsi les plus sublimes vérités, que nous retrouvons dans le Saint Evangile.

C'est pourquoi, un jour qu'il voulait exposer, en même temps que le précepte de la charité fraternelle, les désastreux ravages qu'opère le péché dans les âmes, il emprunta le secours d'une comparaison pour rendre sa doctrine plus sensible.

Un homme, narra-t-il, descendait de Jérusalem à Jéricho. Sur le chemin, des voleurs l'assaillent, le dépouillent de ses vêtements, le meurtrissent de coups et s'enfuient, le laissant presque inanimé. Dans ce lieu désert il serait mort infailliblement si un charitable étranger ne lui eût prodigué tous les soins que réclamait son malheureux état.

Vous le savez, m. f., la vie est un voyage : le voyage du temps à l'éternité. Il ne se fait pas paisiblement, car il exige des combats journaliers contre le démon, le monde, les inclinations déréglées de notre propre nature. Si, par lâcheté ou par sensualité, nous évitons le combat, nous succombons alors à la tentation, et succomber à la tentation c'est souiller son âme d'un péché.

Considérons donc ce soir les pernicieux effets du péché dans l'âme. Ils sont merveilleusement exprimés dans la parabole évangélique que je viens de citer, et figurés au vif dans ce voyageur qui, sur la route de Jérusalem à Jéricho, est d'abord *dépouillé* par les voleurs de tout ce qu'il possède, ensuite *blessé et meurtri*, enfin réduit à un tel état qu'il lui est *impossible de rien faire pour regagner sa demeure*.

Ainsi le péché 1° *dépouille* l'âme de tous ses mérites antérieurs ; — 2° il *affaiblit* ses facultés morales ; — 3° il *la rend impuissante* à faire aucune œuvre méritoire et met un *empêchement* absolu à son entrée au ciel. Exposons brièvement ces pensées.

I

Tous les Pères de l'Eglise ont vu, dans ce voyageur allant de Jérusalem à Jéricho, l'image du chrétien vaincu par les charmes de la tentation et tombé de l'état de grâce dans celui du péché mortel. La ville de Jéricho, citée opulente mais mal famée parmi les Juifs, est le symbole du monde corrompu. Jérusalem, la ville sainte, la cité de Dieu, nous représente la grande famille des élus. Que de chrétiens font journellement ce périlleux trajet de l'innocence à l'offense mortelle de Dieu ! Nous-mêmes, n'avons-nous pas, trop souvent, déserté la société des justes pour nous mêler à la foule des pécheurs ? — Sur son chemin, nous raconte l'Evangile, cet infortuné voyageur rencontre des voleurs armés, qui s'emparent à la fois de sa personne et de ses biens.

Dans cette chute que nous faisons dans les gouffres du péché, nous rencontrons aussi des voleurs qui nous saisissent, pour s'emparer non seulement de nos trésors spirituels laborieusement amassés, mais encore de notre âme, qu'ils veulent entraîner dans les ténébreux abîmes où s'exerce dans toute sa rigueur la justice divine.

Durant la vie présente, suivant l'expression de S. Grégoire, nous sommes comme sur la voie qui mène à la patrie du ciel. Près de cette voie stationnent les esprits mauvais qui épient l'heure où nous nous permettrons un écart, afin de s'emparer de nous. Il nous est donc impossible de faire le mal sans tomber sous leur désastreuse domination et sans nous exposer à perdre, avec notre innocence, les mérites que nous avons déjà acquis et la gloire que ces mérites nous auraient obtenue au ciel.

L'Ecriture l'a dit : « *Beatus vir qui timet Dominum ...gloria et divitiæ in domo ejus.* Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur, car il verra les richesses et la gloire affluer dans sa maison. » Les richesses seront les grâces et les libéralités de la bonté divine, la gloire sera le bonheur infini que nous goûterons dans la société des saints.

Le démon nous ravit tous ces mérites, nous dépouille de tous nos droits à cette gloire. Avez-vous jamais vu un aiglon blessé et devenu le jouet des enfants ? Tel est le douloureux état dans lequel est réduit le pécheur rebelle aux commandements de son Dieu. En perdant son innocence, il échange son titre de fils de Dieu contre celui d'esclave du démon.

Je dis qu'il perd tous ses mérites acquis. Apprenons-le du saint Evangile. « Un homme, disait Notre-Seigneur, descendait de Jérusalem à Jéricho. » C'était sans doute un homme de condition obscure, que son humble position de fortune mettait dans la nécessité de faire à pied un aussi long trajet, et par un chemin aussi périlleux. L'agression dont il est victime n'en est que plus cruelle. La rapacité des voleurs le dépouille impitoyablement de son argent, de ses vêtements, de tous les objets de prix qu'il possède et qui sont le fruit d'un pénible travail et d'une persévérante économie. Ils le surprennent à l'improviste, au milieu de ses rêves de bonheur et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils s'emparent du fruit de ses sueurs. Oh ! quelle poignante angoisse étreint alors son âme !

Ainsi le chrétien qui commet le péché mortel perd tous les biens spirituels, tous les mérites qu'il avait acquis par de longues années passées dans la pratique de la vertu. A peine a-t-il succombé à la tentation que Dieu efface toutes ses bonnes œuvres inscrites au Livre de vie. A l'heure même où il commet le péché mortel, l'édifice de ses mérites s'écroule sur les ruines de son innocence. C'est le Saint-Esprit qui nous l'enseigne lui-même dans l'Ecriture : « Si le juste, nous dit-il, s'écarte des règles de la justice, toutes les actions vertueuses qui l'ornent aujourd'hui disparaîtront dans l'oubli. *Non recordabuntur.* » Arrachée, la robe d'honneur dont les anges l'avaient revêtu au jour de son baptême ; jeté à terre, le diadème de gloire qui couronnait son front, maintenant flétri par les stigmates du péché.

Qui ne serait ému et ne verserait des larmes, à l'aspect de ce dépouillement affreux ? Auparavant, cette âme ne se contentait pas d'être seulement chrétienne, fidèle à garder les commandements de Dieu et de l'Eglise ; elle tenait encore à joindre aux œuvres obligatoires des pratiques de surcroît. On la voyait réciter dévotement son chapelet, assister fréquemment et toujours avec dévotion au saint sacrifice de la messe, soulager la misère des pauvres et consoler les affligés. Mais un jour, vaincue par la tentation, elle s'est souillée en commettant un péché mortel... et à l'instant, les fruits de cette vie de piété et d'édification sont anéantis. Dieu ne s'en souvient plus : *Non recordabuntur.*

Eh quoi ! cette âme qui a lutté si longtemps et si généreusement contre de si nombreuses et de si violentes tentations ; cette âme qui a su, durant des années, conserver dans toute sa splendeur l'éclat de son innocence ; cette âme qui a été un spectacle d'admiration pour les anges du ciel, témoins de sa fidélité ; cette âme serait, aux regards de Dieu, pauvre, misérable, souillée, dans le même dénuement que si elle n'avait jamais rien fait pour le ciel ? Oui, il faut bien le reconnaître : un voile ténébreux couvre maintenant toutes ses bonnes actions. Dieu ne les voit plus, Dieu ne les apprécie plus : *Non recordabuntur.*

Combien de fois le laboureur attristé ne voit-il pas périr, durant une nuit d'orage, les récoltes de toute une année de fatigues et de sueurs ! Combien de fois n'a-t-on pas vu faire naufrage en rentrant au port et revenir dans sa maison les mains vides, le négociant qui, pour amasser de plus amples richesses, s'était imposé de pénibles voyages sur les flots inconstants des océans ! Ainsi les richesses spirituelles de cette âme tombent dans une ruine complète, absolue : *Non recordabuntur.* — Pauvre âme, tout à l'heure, en considérant les années de votre vie passée, vous disiez comme cet évêque dont nous parle S. Jean dans l'Apocalypse : « Je suis riche et opulent ; » vous espériez que votre couronne, au ciel, serait brillante et votre trône glorieux. Et peut-être ajoutiez-vous, avec ce riche dont nous parle l'Evangile : « Je puis me reposer, car j'ai des biens en réserve pour de longues années. » Et aujourd'hui, après votre péché, que vous reste-t-il ? Rien, absolument rien. La couronne qui ceignait votre front a roulé dans la boue ; le manteau de votre innocence est lacéré et souillé ; les mérites que vous aviez acquis sont dilapidés ; votre nom, inscrit au Livre de vie, en est effacé ; vos titres à l'héritage céleste sont anéantis. Vous êtes réduite au lamentable état de cet infortuné voyageur que les voleurs dépouillent sur le chemin. Comme lui, vous avez perdu tout ce que vous possédiez ; comme lui, pour comble d'infortune, vous êtes cruellement blessée.

II

Non contents, en effet, d'avoir dépouillé leur victime et de lui avoir soustrait le fruit de ses sueurs, les bandits l'accablent de mauvais traitements et, après lui avoir dérobé ses biens, ils veulent encore lui ôter la vie.

Le vol, dans cette circonstance, appelle le meurtre. S'ils laissent le malheureux continuer sa route, les magistrats de Jérusalem seront informés de cette agression. « Rendons éternellement muet ce témoin dangereux, » se disent-ils, et ils s'acharnent sur son corps qu'ils couvrent de nombreuses et profondes blessures.

Qui dira les ravages affreux que le péché mortel opère semblablement dans une âme ? Qui dira avec quelle furie le démon la frappe et la blesse, afin de la rendre à tout jamais incapable de secouer son joug ? Arrêtons-nous un instant à cette considération.

a) Et d'abord le démon aveugle l'âme qui s'est rendue coupable. Lorsque les Assyriens se furent emparés de Jérusalem, ils crevèrent les yeux au roi Sédécias avant de l'emmener captif à Babylone. Ainsi le démon, afin de mieux nous assujettir à son empire, nous illusionne d'abord sur les conséquences funestes du péché. Il nous empêche de voir d'un côté la vanité des plaisirs mauvais qu'il nous présente, et de l'autre l'éternité des peines qui en se-

ront le châtiment, afin d'accélérer notre chute et de retarder notre repentir.

Pour nous exciter à commettre le péché, il nous suggère que cette action mauvaise n'est pas un bien grand crime ; que l'accusation en sera aisée et le pardon facile. L'avons-nous commis, il nous pousse à le commettre encore. Mais songeons-nous sérieusement, à la veille de quelque solennité, à nous agenouiller au saint Tribunal, alors son raisonnement change : « Te confesser ? Auras-tu le courage de subir la honte de cette accusation ? T'en repentir ? En auras-tu la force ? Ne plus le commettre ? En as-tu la volonté et peux-tu en faire la promesse ? »

Ah ! si le pécheur voyait distinctement que ce plaisir d'un moment l'expose à une éternité de supplice ; que ce plaisir, après tout, sans pouvoir le satisfaire, lui prépare des tourments sans mesure, jamais il ne consentirait à s'en rendre coupable, ou, s'il avait la faiblesse de céder un moment, la vue de l'abîme où il s'est précipité le remplirait d'une crainte salutaire qui l'amènerait promptement au repentir. Aussi le démon amoncelle-t-il dans son esprit les illusions les plus désastreuses sur les suites du péché.

Tandis que les Assyriens étaient en guerre avec les Juifs, leur chef envoya une légion de ses soldats pour s'emparer du prophète Elisée. Mais l'homme de Dieu les frappa tous de cécité, puis, les conduisant jusqu'à la grande place de la ville de Samarie occupée par les Juifs, il pria le Seigneur de leur rendre la vue. A l'instant leurs yeux s'ouvrirent et ils constatèrent qu'ils étaient prisonniers de leurs ennemis. M. f., plût à Dieu qu'un prophète vienne dévoiler à l'âme pécheresse que de mortels ennemis l'environnent de toutes parts ! Cette pensée exciterait sa volonté à se convertir.

b) Le péché, qui obscurcit l'intelligence, affaiblit aussi la volonté, c'est le mot de l'Ecriture. Le pécheur, après une première faute, éprouve une inclination plus marquée à la commettre : *Peccator adjiciet ad peccandum.* Le péché appelle naturellement le péché. Le péché véniel entraîne d'abord à un péché plus considérable ; celui-ci provoque au péché mortel ; puis on en vient à l'habitude, à l'amour du péché mortel... tant il est vrai que le péché dont le repentir n'efface pas les souillures est, suivant le mot de S. Augustin, comme un poids qui nous incline vers le mal.

« Nous sommes plus fragiles que des vases de verre, » s'écriait douloureusement encore le même saint Docteur : « *Nos fragiliores sumus quam si vitrei essemus.* » Mais qui dira combien un premier péché porte atteinte à cette faiblesse native ? « Que celui qui est debout prenne garde de tomber à son tour, » répétait l'apôtre S. Paul aux premiers fidèles ; c'est-à-dire : que celui qui est en état de grâce ne se repose pas, avec trop de confiance, sur ses propres forces. Mais, comment se redressera-t-il, celui qui a été déjà vaincu et terrassé une fois ? Quel empire le démon n'a-t-il pas gagné sur lui, depuis qu'il est devenu l'ennemi de Dieu ?

Tant que le malheureux voyageur dont nous parle l'Evangile n'était pas blessé, il pouvait vigoureusement soutenir la lutte contre ses agresseurs, il pouvait protéger efficacement ses biens et sa vie. Mais quand son sang coula par de nombreuses blessures et que la douleur paralysa ses forces, il devint incapable d'opposer la moindre résistance. Ainsi le chrétien qui a faibli dans une première lutte est moins fort pour soutenir la seconde. Le secours du ciel est moins abondant, l'audace de ses ennemis s'est accrue. Vaincu une première fois, il le sera plus aisément encore une seconde et une troisième, à moins que la grâce du repentir ne l'amène au tribunal de la Pénitence et que l'absolution du prêtre ne lui restitue sa vigueur d'autrefois.

Toute rechute dans le péché est une aggravation de notre état spirituel, quand même cette rechute ne serait que la répétition d'un péché déjà commis ; mais nous ne saurions trop le répéter : l'habitude du péché conduit à l'énormité dans le péché, car la faiblesse de notre volonté aggravée par la fausse honte nous amènera peut-être jusqu'à la profanation habituelle des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, jusqu'à cet horrible état d'endurcissement pour lequel il n'y a presque plus de remède.

Je m'explique alors le cri de douleur d'un de nos écrivains sacrés. Après avoir comparé le pécheur à un insensé, il ajoute : « Pleurez sur le cercueil des morts, car la lumière ne brillera plus à leurs yeux ; pleurez sur l'insensé, car son intelligence est éteinte ; pleurez le défunt pendant sept jours : *luctus mortui septem dies,* mais que vos larmes coulent, ininterrompues, sur le pécheur : *fatui autem et impii omnes dies vitæ illorum.* » (Eccli., XXII, 10-13). Oui, m. f., pleurons sur le pécheur endurci dans son péché. Son âme est si profondément blessée qu'elle ignore le danger de son état. Son esprit ne voit plus dans quel abîme il est tombé. Sa volonté commet le péché sans remords. Son cœur a perdu le souvenir des bienfaits de Dieu ou il y est devenu insensible.

Vraiment, le voilà bien réduit au malheureux état de ce voyageur dépouillé et blessé par les voleurs. Approchez et regardez : est-ce un homme vivant ? est-ce déjà un cadavre ? Les soins les plus empressés pourront-ils le ramener à la vie ? Cette préoccupation vous agite, mais elle le laisse parfaitement calme, ou plutôt il est incapable d'avoir de semblables préoccupations. Il a perdu ses biens, mais que lui importe, puisqu'il l'ignore ? Il est blessé, mais si grièvement qu'il n'a même pas conscience de la gravité de ses blessures. Il va mourir, et telle est son insensibilité qu'il ne perçoit même pas les approches de la mort. Les voleurs se retirent, il ne manifeste aucun soulagement de cette délivrance. Oh ! m. f., quelle heure poignante pour les anges du ciel, quand ils voient les démons se retirer, comme des voleurs satisfaits, du lit funèbre sur lequel agonise, privé de connaissance, un pécheur qui, dans quelques instants, passera dans tout le calme de l'insensibilité des douleurs du temps à celles combien plus horribles de l'éternité !

III

Voilà donc cet infortuné encore vivant, mais incapable de tout mouvement ; il est voué désormais à une mort imminente, car si un passant charitable ne vient pas à son aide, les heures de sa vie sont comptées. Peut-on rencontrer une image plus frappante de cette paralysie totale dont le péché afflige l'âme qu'il souille ? Si N.-S. Jésus-Christ ne se penche pas vers elle pour cicatriser ses plaies, sa perte est inévitable.

Sans doute, l'âme coupable d'un péché mortel peut encore agir et accomplir des œuvres moralement bonnes. Fût-elle chargée devant Dieu des crimes les plus horribles, elle peut encore pratiquer certains actes de vertu, comme honorer Dieu, secourir les pauvres, remplir mille autres devoirs de piété et de justice. Mais par elles-mêmes ces œuvres restent incapables de lui rendre la vie : tout au plus peuvent-elles, en raison de la bonne volonté qu'elles manifestent, toucher le cœur de Dieu et l'amener à donner une grâce puissante qui entraînera la conversion.

De plus, quoi que le pécheur puisse faire, il n'en est pas moins vrai que ces actions, faites dans l'état du péché, ne lui méritent rien pour le ciel ; que Dieu, qui les voit et les approuve, ne leur destine cependant pas la récompense promise aux justes ; qu'il n'en tiendra jamais compte dans l'éternité. C'est là une doctrine que nous oublions trop souvent et sur laquelle il devient nécessaire d'insister. Les bonnes actions que nous faisons tandis que le péché mortel souille notre âme, ne nous méritent en justice aucune récompense devant Dieu. Ce sont des œuvres mortes, que Dieu ne reconnaîtra jamais comme dignes de lui, parce qu'elles sont privées de ce germe de vie qui seul pourrait les rendre agréables.

C'est la doctrine que S. Paul développait avec insistance devant les premiers fidèles : « Quand je parlerais le langage des anges, quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand je ferais des miracles et que j'aurais assez de foi pour transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » (I Cor., XIII, 1-2).

Mais pourquoi, me demanderez-vous, les œuvres de vertu que fait une âme en état de péché mortel sont-elles sans valeur aux yeux de Dieu ? — S. Jacques nous en donne la raison : « *Peccatum, cum consummatum fuerit, generat mortem*. Le péché donne la mort à l'âme. » (Jac., I, 15). Il lui ôte en effet la grâce et l'amitié avec Dieu qui sont ses deux principes de vie. Ce que l'âme est au corps, la grâce de Dieu l'est à l'âme. Quand l'âme abandonne le corps, celui-ci devient aussitôt inerte et froid ; ainsi, quand la grâce s'est retirée d'une âme, aux yeux de Dieu elle est morte.

Elle conserve encore, il est vrai, les apparences de la vie, mais en réalité elle est hideuse comme un cadavre livré à la décomposition du tombeau. Ses œuvres sont les œuvres d'un mort et non pas d'un vivant. Cette âme, je le veux bien, satisfait à tous les devoirs que sa religion lui impose ; elle accomplit diverses pratiques de piété, mais elle n'est rien moins que ce qu'elle paraît être. Pauvre âme ! « *Nomen habes quod vivas et mortuus es*. Les hommes vous croient vivante et, en réalité, vous êtes morte. » (Apoc., III, 1). Vous priez comme les justes, comme eux vous assistez à la messe, vous pratiquez les œuvres de miséricorde aussi bien et peut-être même plus abondamment qu'eux... mais, hélas ! ce péché secret dont votre conscience est souillée gâte tout, corrompt tout, en sorte que vous n'amassez et ne recueillez pas comme les justes. Si une eau limpide tombe dans un bassin boueux, elle apparaît nauséabonde : ainsi les bonnes actions que vous faites perdent tout leur éclat aux yeux de Dieu.

Voilà donc, m. f., à quel degré d'impuissance le péché réduit le chrétien qui le commet. Ainsi que cet homme blessé sur le chemin de Jérusalem à Jéricho, il est pour ainsi dire mort. — Seigneur, s'écriait autrefois avec douleur le saint roi David, Seigneur, quel prodigieux changement le péché a opéré dans mon âme ! Au moment où la passion qui m'a porté à le commettre s'est allumée dans mon cœur, je me suis trouvé, par un juste abandon de votre grâce, réduit au néant : « *Ad nihilum redactus sum et nescivi.* » — Comme l'ouragan qui souffle avec furie, dévastant tout sur son passage, ainsi le péché n'a laissé après lui dans notre âme que la ruine et la mort : désastre sans égal, auquel les forces humaines sont impuissantes à porter remède.

Mais ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à l'égard de la toute-puissance divine. Le pécheur, que sa faute a dépouillé de tous les fruits de ses bonnes œuvres, qui est affaibli et rendu incapable de faire aucune action méritoire pour le ciel, ne doit pas perdre tout espoir de retrouver sa vigueur première et de rentrer dans l'amitié de Dieu. Abandonné à ses seules forces, il ne peut rien, c'est vrai, pas plus que le malheureux voyageur abandonné sur le chemin, qui serait mort infailliblement si un passant charitable ne lui eût prodigué le secours que nécessitait son état. Mais Notre-Seigneur, ému de compassion, se penche vers lui pour le relever, examiner ses plaies, les cicatriser et les guérir. Il est le bon Samaritain descendu du ciel pour remédier aux maux causés par le péché à l'humanité et sa grâce ne cesse de nous inviter à puiser aux sources du salut qu'il nous a ouvertes par sa Passion.

Certes, le malheureux blessé n'opposa aucune résistance à la main bienfaisante qui l'arrachait à la mort. N'avons-nous pas trop souvent repoussé Notre-Seigneur et refusé son concours ? Il passe à côté des âmes blessées par le péché, il ne demande qu'à guérir, à relever, à rendre la vie. M. f., je vous en conjure, ne refusez jamais le secours que vous offre ce charitable Samaritain. — Si vous avez eu le malheur de commettre le péché mortel, hâtez-vous, quand la grâce vous sollicite, de recouvrer avec la paix du cœur l'amitié de votre Dieu. Hâtez-vous de procurer au cœur de Jésus cette joie profonde que lui cause toujours le retour d'un enfant prodigue.

Vos intérêts les plus chers le demandent, car, vous venez de le voir, votre malheur est grand. Vous aviez amassé, avant de vous rendre coupables, de nombreux trésors de vertu : le péché vous en a dépouillés. Depuis ce malheureux jour, vous avez accompli encore une multitude d'actions vertueuses : ces actions, Dieu ne les récompensera jamais. Et si la mort vous surprenait inopinément, vous vous trouveriez ensevelis dans les flammes vengeresses de l'enfer. Quoi de plus terrible que de mourir dans le péché ?

Allez donc aux pieds du prêtre qui tient auprès de vous la place du divin Samaritain. Dites-lui : « J'ai péché, mais je m'en accuse et m'en repens. » Et Dieu vous dira par la voix de son ministre : « Votre péché est pardonné, allez en paix et soyez fidèle à vos promesses, ne péchez plus. » Votre péché est pardonné ; oh ! quelle admirable transformation s'opère alors dans l'âme ! A l'instant, elle retrouve sa beauté et son innocence premières. A l'instant, les mérites des bonnes œuvres qu'elle avait accomplies avant son péché lui sont rendus. Sans doute les jours qu'elle a passés dans l'inimitié de Dieu sont des jours stériles et perdus pour le ciel... et cependant ils ne seront pas sans quelque utilité. Si l'enfant prodigue, de retour sous le toit paternel, eût reçu de son père une quantité de biens égale à celle qu'il avait dissipée, regarderions-nous comme entièrement perdues pour lui les années de sa fuite honteuse ? Non, car maintenant qu'il est réinstallé dans la maison et dans l'affection de son père, est-ce que sa fidélité n'est pas accrue ? Sa générosité n'a-t-elle pas augmenté ? Par son application plus contenue ne rachètera-t-il pas le temps perdu ?

* *

M. f., quel que soit en ce moment l'état de votre conscience, laissez-moi vous dire, avant de terminer cet entretien, d'aller vous purifier souvent dans les eaux salutaires de la Pénitence, d'aller reprendre une nouvelle vigueur au banquet eucharistique. Allez à Jésus, il vous communiquera sa force, une double force : celle de la grâce qui purifie et celle de la joie que vous goûterez en revenant à Dieu et à son amour.

Vous serez plus fidèles, vous serez plus généreux, vous serez plus vigilants, et Dieu — si cela était nécessaire — oublierait qu'il y eut une heure dans votre vie où vous gisiez inanimés sur le bord du chemin. Mais vous, ne l'oubliez jamais ! Le blessé dont nous nous sommes entretenus n'aurait-il pas été un ingrat, s'il avait perdu le souvenir du Samaritain compatissant qui l'avait retiré de la mort ? N'oubliez jamais Jésus, ne l'oubliez jamais, du moins, au point de l'offenser gravement. Le charitable et divin Samaritain qui passe aujourd'hui ne repassera peut-être jamais plus. Veillons donc et prions, afin de ne pas succomber à la tentation : *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.* Ainsi soit-il.

IV

LA PENSÉE DE LA MORT

> ***Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.***
>
> **O homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.**

Mes frères,

La poussière ! voilà donc le terme où doivent aboutir les projets terrestres des hommes et les grandeurs d'ici-bas ! Point d'exception ! Souvenez-vous, qui que vous soyez, riches ou pauvres, grands ou petits, maîtres ou serviteurs, souvenez-vous que vous êtes poussière et qu'un jour vous retournerez en poussière. Pensée triste et lugubre, il est vrai, pensée faite pour blesser, pour troubler, pour affliger ; mais en blessant elle guérit, en affligeant elle est salutaire, et les heureux résultats qu'elle produit dans les âmes doivent la rendre non seulement supportable, mais encore consolante et agréable. C'est qu'il est un principe incontestable qui se dégage nettement des saintes Ecritures : un chrétien ne peut suivre toujours la voie droite et se maintenir constamment dans la vertu, s'il ne pense souvent qu'il doit mourir.

Nous rencontrons en effet dans la pratique de la vertu deux obstacles que, seule, la pensée de la mort peut nous faire surmonter. D'une part, nos passions nous séduisent et nous emportent avec une extrême violence dans la voie du mal ; — d'autre part, les difficultés suscitées par l'accomplissement intégral de notre devoir effraient notre volonté paresseuse. Or, m. f., je prétends et me propose de vous démontrer dans cet entretien que :

1° La pensée de la mort est le *remède* le plus souverain pour *amortir le feu de nos passions et modérer notre inclination au mal ;*

2° Que la pensée de la mort est le *moyen le plus efficace pour nous inspirer une sainte ferveur.*

I

Toutes nos passions, toutes nos inclinations perverses, peuvent se réduire à *deux* principales qui sont à l'origine de toutes nos chutes : *l'orgueil* ou l'estime déréglée de nous-mêmes, qui nous porte à nous élever sans cesse ; *l'amour des plaisirs ou des biens* de la terre, qui nous fait courir sans arrêt à leur poursuite.

I. — Or la pensée de la mort *modère notre orgueil,* en nous faisant voir avec évidence que tous nous sommes égaux dans le silence et la poussière du tombeau.

Il n'est peut-être pas un homme qui n'ait répété, une fois ou l'autre, le cri des anges révoltés : « Je m'élèverai plus haut que les nues et je serai semblable au Très-Haut. » (Is., XIV, 14). Oui, se dit-on, je m'élèverai parmi mes contemporains et je deviendrai l'égal ou même le supérieur de ceux qui sont les plus en vue. Chacun, en effet, veut dépasser sa condition et paraître plus grand, plus esti-

mable qu'il ne l'est en réalité. Quand, sans penser à la mort, nous considérons certaines distractions humaines, elles nous éblouissent et nous remplissent de nous-mêmes. Que d'hommes, parce qu'ils ont amélioré leur situation, deviennent aussitôt fiers et hautains, dédaigneux et méprisants, susceptibles et délicats, violents et emportés !... Ils parlent avec aigreur, ils se piquent aisément et pardonnent difficilement ! Ils veulent que tout leur cède, que ceux qui, hier encore, étaient leurs égaux ou même leurs supérieurs, aient pour eux des ménagements, tandis que, de leur côté, ils ne veulent témoigner de la condescendance à personne. Comme la pensée de la mort a vite raison de ces fiertés, de ces dédains, de cette sensibilité, de ces emportements ! Il suffit d'un grain de sable pour briser les flots de la mer ; il ne faut que la vue d'un cercueil pour rabattre toutes les prétentions de notre cœur, pour en comprimer la fougue, pour nous retenir dans l'humilité. Le cercueil, en effet, nous remet devant les yeux la parfaite égalité qu'il y a entre les hommes et nous.

Il est donc vrai, nous disons-nous alors à nous-mêmes, que malgré toute ma réputation et tous mes talents je mourrai comme le plus insensé ; il est donc vrai que les puissants de ce monde finissent comme les plus vulgaires des hommes ; il est donc vrai que dans la corruption du tombeau les honneurs et les dignités s'effacent. C'est la même terre qui nous couvrira, les mêmes ténèbres qui nous environneront, les mêmes vers qui nous rongeront. Or, m. f., quand on en vient à faire ces réflexions, et à considérer que ceux au-dessus desquels on se place, pour qui l'on n'a ni charité ni égards, pour qui l'on a tant d'antipathie et que l'on traite avec tant de froideur et même de raideur, sont néanmoins des hommes comme nous et de même nature que nous, n'est-on pas obligé de convenir qu'en réalité nous ne sommes que leurs égaux ? Il n'en faut pas plus pour nous rendre moins infatués de nous-mêmes.

Quand un homme de basse condition, mais parvenu à une haute fortune, vient à s'enorgueillir et à s'oublier jusqu'à traiter son prochain avec mépris, que faut-il pour l'humilier ? Il suffit de lui rappeler la bassesse de sa naissance, de lui remémorer qui il est et d'où il vient. Mais si, de plus, par une vue anticipée de l'avenir, on pouvait lui dire avec assurance : « Prenez garde ! Si grand que vous soyez, vous êtes sur le point d'être ruiné, un concours de circonstances fâcheuses mais inévitables, va vous rabaisser à votre première condition, » cette prédiction ferait sur lui une impression plus profonde encore. Il ne ferait plus voir dans sa conduite ni arrogance ni fierté, parce qu'il n'envisagerait plus sa fortune que comme la hauteur d'où il va tomber ; au lieu de se réjouir de ce qu'il est, il gémirait sur ce qu'il va devenir.

Telle est la conduite de l'Eglise à notre égard. Exposés que nous sommes à nous méconnaître, à nous enorgueillir de nos qualités réelles ou prétendues, elle nous répète à chacun : « Souviens-toi que tu es poussière, car il y a tant d'années tu n'existais pas. Souviens-toi que tu retourneras en poussière, lorsque la main de Dieu, qui t'a fait surgir du néant, te rappellera à lui. » Ecoutez la belle réponse que fit un philosophe à un fameux conquérant. « Pourquoi, disait ce dernier, es-tu si attentif à contempler ces ossements de morts entassés les uns sur les autres ? » — « Je m'efforce, répondit le philosophe, de discerner dans ce mélange le roi votre père. Je l'y cherche, mais en vain, parce que ses cendres ne retiennent plus aucune marque de distinction. » Il avait raison ; devant la mort tous les hommes sont égaux.

II. — La pensée de la mort nous aide aussi à nous *détacher des biens de la terre* et *des plaisirs du monde*. Je joins les biens aux plaisirs, parce que nous ne désirons les premiers qu'en vue de nous procurer les seconds.

Tant que les biens de la terre nous paraissent grands, ou que nous les supposons grands, il nous est impossible de ne pas les aimer. Quelque raison qu'on puisse apporter pour nous en détacher, l'attrait et le charme de notre illusion subsistent toujours, parce que notre imagination pervertie nous les présente comme les biens réels et essentiels dont dépend le parfait bonheur. Mais dès que nous connaîtrons leur vanité, le détachement nous deviendra facile et même naturel. Ici encore, le souvenir de la mort nous apportera les convictions salutaires.

La mort, en effet, est la preuve palpable, sensible, du néant de toutes les choses humaines qui nous passionnent si fort. Elle est le miroir fidèle qui nous montre sans déguisement l'instabilité, la fragilité, la caducité, des biens de cette vie. Elle est le phare qui des ténèbres du tombeau fait jaillir des flots de lumière dans nos esprits. C'est alors une révolution qui s'opère dans nos jugements et nos appréciations. Nous commençons à voir ce que nous n'avons jamais vu ; nous méprisons ce que nous avions le plus estimé et le sujet de notre admiration devient celui de notre confusion. La bagatelle, la futilité, l'extravagance des honneurs, des richesses, des plaisirs, nous apparaissent dans tout leur jour.

Tel était le secret admirable qu'avait trouvé le saint roi David pour tenir en bride ses passions et s'établir, au sein de l'opulence, dans le détachement le plus absolu des choses de la terre : « Seigneur, disait-il, faites-moi connaître ma fin, faites-moi sentir combien j'en suis proche et combien peu de temps il me reste encore à vivre, car vous avez réduit mes jours à une mesure bien courte et, à cause de cela, tout ce que je suis, tout ce que je puis désirer d'être, n'est qu'un pur néant devant vous. » La mort que tout homme vivant doit regarder comme sa destinée inéluctable fait de tous les biens qu'il possède, de tous les plaisirs dont il jouit, comme un abîme de vanité. Terrestres comme nous sommes, nous refusons d'en convenir, nous affectons même de l'ignorer, mais il est pourtant vrai que notre vie n'est qu'une ombre qui passe.

Certes, si nous pouvions nous affranchir de la

nécessité de la mort, si nous étions assurés de vivre toujours ici-bas, quel frein pourrait modérer notre cœur si enclin au mal ? Les plus beaux raisonnements seraient incapables de nous convaincre. Mais quand nous nous disons à nous-mêmes : « Il faut mourir ! » les plaisirs de ce monde nous apparaissent immédiatement sous un autre aspect. Aussi, pour modérer les tendances déréglées qui se font jour en nous, il faut savoir méditer sérieusement la parole de l'Eglise : « O homme ! souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »

Venez, semble-t-elle nous dire, suivez-moi dans ce lieu de repos qui garde les cendres de vos pères. Voyez-vous ce petit amas d'ossements ? C'était, autrefois, un homme riche comme vous et peut-être plus que vous ; il avait une maison opulente et des fils avantageusement établis. Mais le voyez-vous maintenant ? Voyez-vous à quelle nudité la mort l'a réduit ? Où sont ses richesses, ses meubles, ses appartements somptueux ? N'est-il pas aussi pauvre que les plus indigents ? Cinq pieds de terre, un suaire et quelques planches qui ne le préserveront pas de la pourriture... et c'est tout ! — Venez, vous qui avez pour votre corps des complaisances extrêmes. La passion qui vous domine est le souci de votre beauté et cette préoccupation démesurée produit en vous mille désirs criminels, vous rend complice de mille péchés et de mille scandales... Venez et regardez. Voyez-vous ce petit amas d'ossements ? C'était une jeune personne comme vous, elle était spirituelle comme vous, recherchée comme vous, l'idole du monde comme vous. Contemplez-la maintenant : voyez-vous ces yeux éteints, ce visage hideux qui fait horreur ? Ce qu'elle est aujourd'hui, vous le serez demain, ce soir, dans une heure peut-être, car êtes-vous assurée de sortir vivante de cette église ?

Ainsi, m. f., la pensée de la mort est le remède souverain pour abaisser notre orgueil et amortir le feu de nos passions. Elle est encore le motif le plus efficace pour nous inspirer *une sainte ferveur* dans l'accomplissement de nos actions.

II

L'homme qui se replie sur lui-même pour considérer ses inclinations constate aisément que son activité pour le mal est très grande et son penchant vers le bien, au contraire, très faible. Il s'aperçoit que la promptitude avec laquelle il commet le péché n'a d'égale que la paresse et la tiédeur avec lesquelles il pratique la vertu. Or, cette lâcheté que le péché originel a mise en nous est, à elle seule, un désordre capable de nous perdre. Il est donc absolument nécessaire que nous la surmontions. N.-S. Jésus-Christ nous le commande impérieusement, car s'il est venu sur la terre pour nous sauver, il exige pour ce résultat le concours de notre activité personnelle. Et quels sont les motifs les plus propres à exciter notre ferveur ? Les deux plus puissants sont, sans contredit, la *proximité* et l'*incertitude de la mort*. La mort est proche, il faut donc se hâter d'amasser une ample moisson de mérites ; l'heure de la mort est incertaine, il faut donc veiller et être prêts à chaque instant.

I. — Combien de fois la Sainte Ecriture n'a-t-elle pas invoqué ce motif : *la mort est proche !* Ecoutez son divin enseignement : « Souviens-toi, dit l'Ecclésiastique, que la mort ne tarde pas » (XIV, 12). « Le riche, dit-il ailleurs, se vante d'avoir trouvé le repos... il oublie que le temps passe et que la mort approche » (XI, 20). Les plaintes du patriarche Job sont-elles autre chose que de lugubres réflexions sur la brièveté et les misères de la vie humaine ? Et Notre-Seigneur lui-même, à la fin de la célèbre vision de l'Apocalypse, dit au Voyant de Patmos : « *Ecce venio cito*. Voici que je vais venir bientôt. » Dès lors, quelle n'est pas notre folie lorsque, voyant la mort dans un éloignement imaginaire, tandis qu'il n'y a qu'un pas entre elle et nous, nous croyons avoir le droit de nous relâcher dans la pratique de nos obligations et de nos devoirs de chrétiens !

Une autre considération vous fera comprendre mieux encore la folie de cette aberration. En effet, quand bien même les jours de notre vie se compteraient non par années mais par siècles, quand Dieu nous accorderait une vie plus longue que celle des anciens patriarches, aurions-nous quelque raison de nous laisser aller à la négligence ? Si éloignée que soit la mort, chacune de nos actions ne se rapporterait-elle pas à l'éternité ? ne serait-elle pas la matière du jugement de Dieu ? ne nous mériterait-elle pas une peine ou une gloire éternelle ? Cela ne fait pas de doute. Par conséquent, en toute hypothèse, notre vie devrait toujours être digne de Dieu.

Lors donc qu'on y réfléchit, on se prend à trembler : avoir si peu de temps devant soi et mener une vie si inutile ; se trouver sur le point d'être plongé dans les ténèbres où tout travail est impossible et ne pas redoubler de zèle et d'activité ; à la veille de comparaître devant le tribunal de Dieu et ne pas s'empresser de se rendre le souverain Juge favorable par la ferveur de sa vie, n'est-ce pas le signe d'une foi chancelante ou du moins d'une insouciance inexplicable ? Et cependant, voilà le dangereux état dans lequel nous vivons. Jésus-Christ est là qui nous annonce sa venue prochaine ; il nous donne sans cesse cet avis salutaire par l'organe de ses ministres, par l'organe plus solennel de ces morts imprévues qui frappent, à nos côtés, des chrétiens trop inattentifs... et nous demeurons insensibles aux avertissements qu'il nous donne, nous demeurons dans la même tranquillité et la même paresse. Ah ! m. f., avouons-le, si notre vie n'est pas meilleure, c'est que jamais nous n'avons sérieusement considéré la brièveté de la vie.

En effet, si vous et moi étions profondément convaincus que le nombre de nos jours est compté et que le dernier va luire ; si nous nous disions fréquemment à nous-mêmes que l'heure de notre dissolution approche, ou plutôt que la dissolution de ce corps est déjà bien avancée ; si nous entendions le Seigneur nous dire, comme à ce riche dont parle l'Evangile : « Cette nuit ton Créateur va te redemander ton âme, » que ferions-nous ?

Cette seule idée, qui n'est qu'une supposition, mais qui peut cependant devenir une réalité pour vous et pour moi, n'a-t-elle pas je ne sais quoi qui nous touche, nous fortifie, nous excite ? Nous ferions tout alors, et, en faisant tout notre possible, nous gémirions encore de faire trop peu. Nous aurions besoin qu'on modérât notre ardeur ; quels divertissements et quels plaisirs seraient capables de nous distraire ? Quelles espérances et quels intérêts seraient capables de nous éblouir ? Quelles liaisons et quels attachements seraient capables de nous charmer ? On nous verrait recueillis et pour ainsi dire tout abîmés en nous-mêmes, ou plutôt tout recueillis et tout abîmés en Dieu. Laissant de côté les plaisirs, les jouissances et les vains amusements du monde, nous n'aurions plus de pensées, plus de désirs, plus d'amour que pour Dieu. L'approche du terme avivant encore notre activité et notre zèle, chacune de nos actions serait sanctifiée par le mérite de la plus pure et de la plus ardente charité. Voilà, m. f., le miracle visible que la présence de la mort opérerait. Pourquoi ne l'opère-t-elle pas maintenant ? Une mort qui peut nous surprendre à toute heure n'est-elle pas toujours présente ?

II. — Mais, direz-vous, le moment de la mort est incertain. — C'est vrai, mais quelle conclusion en tirez-vous ? Parce que vous ne savez pas si la mort est proche ou éloignée, devez-vous être moins actifs et moins vigilants ? Cette incertitude, au contraire, devrait secouer votre torpeur et vous rendre attentifs. Si l'heure de la mort était seulement prochaine, vous pourriez du moins pour un temps différer votre conversion ; mais puisqu'elle est à la fois prochaine et incertaine, sur quel fondement pouvez-vous donc vous appuyer pour retarder votre conversion ?

S. Augustin nous dit avec une sagesse admirable que Dieu nous a caché l'heure et le jour de notre mort pour nous faire employer utilement et saintement tous les jours de notre vie. Supposons en effet que nous connaissions à quelle limite s'arrêtera notre vie. Dès lors, plus d'exercices de piété, plus de pénitence, plus de fidélité à garder les commandements. Nous renverrions la pratique des vertus à la dernière année, à la dernière semaine, au dernier jour, à la dernière heure, car nous nous dirions : « Je puis m'accorder encore ce plaisir, encore cette satisfaction, puisque j'ai une heure, une minute à vivre. » Et peut-être la pénitence nous deviendrait-elle impossible, car le moment de la mort n'est pas une heure favorable pour les œuvres de salut.

Aussi qu'a fait Dieu ? Sa miséricorde infinie nous tient dans l'incertitude de notre dernier moment, afin que nous veillions sans relâche sur nous-mêmes. En effet, quelle autre pensée est aussi capable de renouveler notre ferveur que celle-ci : « Peut-être ce jour est le dernier de mes jours ; peut-être après cette communion, cette confession, cette prédication, la mort me transportera subitement au tribunal de Dieu » ? En pensant qu'après cette conversation trop libre, cette action mauvaise, ce manquement grave à la charité, la mort peut nous surprendre et nous précipiter en enfer, aurions-nous le courage de recommencer ?

Faisons une dernière réflexion plus actuelle. Nous venons de parler de la mort, tout ce que nous en avons dit nous amène à cette conclusion : faire pénitence. Faire pénitence, hélas ! n'est-ce pas sur ce point, précisément, que nous nous sentons plus lâches et plus irrésolus ? Mais qui donc nous inspirera cette ferveur de conversion qui ravit une âme ? qui donc nous arrachera au monde et à nos passions, si le souvenir de la mort est impuissant ? A quoi serez-vous sensibles, si vous ne l'êtes pas au danger affreux auquel une mort subite vous expose ? Si vous mourez dans votre péché, vous êtes perdus sans ressource,... mais tant que vous y demeurez, n'y pouvez-vous pas mourir ? N'y pouvez-vous pas mourir à chaque moment, puisqu'il n'y a rien de plus incertain que la mort ?

Je me trompe : dans la mort il y a deux choses qui sont certaines. Il est certain, d'abord, que nous mourrons ; il est certain, en second lieu, que nous serons surpris par la mort. N.-S. Jésus-Christ ne nous dit pas seulement : « Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure, » mais encore : « Veillez, car le Fils de l'Homme viendra au moment où vous ne l'attendrez pas. » Nous mourrons tous plus ou moins subitement. Si le temps de la mort n'était qu'incertain, nous serions seulement téméraires de vivre dans le péché et de négliger notre salut, car nous pourrions nous dire : « Je puis être surpris, comme je puis ne pas l'être. » Mais après la parole infaillible de Notre-Seigneur, il ne nous est plus permis de raisonner de la sorte, puisque nous devons compter mourir à l'heure où nous y penserons le moins. L'heure de notre mort sera, pour ainsi dire, une heure trompeuse : *qua hora non putatis*. Ne faut-il pas que nous ayons nous-mêmes tramé notre perte si, la conscience souillée, et nous voyant exposés à toutes les rigueurs de la justice divine, nous ne prenons pas de promptes mesures pour rentrer en grâce avec Dieu et pour prévenir les coups de son jugement inexorable ?

* *

M. f., avez-vous jamais sérieusement réfléchi aux leçons que nous enseigne le souvenir de la mort ? Même en ce moment, y pensez-vous attentivement, efficacement, chrétiennement ? Mais si vous n'y pensez pas, qui donc y pensera pour vous ? Si vous n'y pensez pas actuellement, quand donc y penserez-vous ?... Prenez, m. f., prenez la résolution, ce soir, de penser souvent à la mort, non pas à celle des autres, mais à la vôtre. Familiarisez-vous avec elle, et ainsi ce qui est le châtiment du péché se convertira pour vous en remède et en préservatif. Si, durant toute votre vie, vous savez entretenir dans votre esprit la pensée de la mort, elle vous fera entrer, par la grâce, dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

III

3e Dimanche de l'Avent

LE TÉMOIGNAGE DE S. JEAN-BAPTISTE

S. Thomas d'Aquin, quand il nous parle de S. Jean-Baptiste, nous dit que tout en lui : sa parole, ses œuvres, sa vie entière, n'étaient qu'une préparation à Jésus-Christ. « *Tota doctrina et operatio Joannis præparatoria erat ad Christum.* » C'est ce qui nous explique la conduite de l'Eglise qui aime, pendant ces quatre semaines de l'Avent, à nous nourrir, avec une préférence bien marquée, du souvenir des actes et des paroles du saint Précurseur. Examinons donc quel a été le témoignage de celui-ci et quel accueil les hommes lui ont fait.

I

Préparer la voie au divin Rédempteur, incliner vers lui les cœurs des hommes par l'admirable austérité de sa vie et l'autorité de sa parole, disposer les âmes à profiter de l'arrivée du Messie en le leur montrant, telle est la mission du fils de Zacharie. Et, de fait, tout ce que nous savons de S. Jean-Baptiste nous le montre fidèle à cette divine vocation. S'il paraît dans l'Evangile, c'est toujours pour signaler la présence de Jésus sur la terre, pour lui gagner des adhérents, des disciples.

Il est à peine conçu depuis quelques mois que déjà ses tressaillements, ses transports dans le sein maternel, aux jours de la Visitation de Marie, révèlent en lui ce rôle. Trente ans plus tard, nous le retrouvons sur les bords du Jourdain, rendant encore témoignage à Jésus-Christ, proclamant sa divinité, publiant la vertu de sa grâce réparatrice et surtout le besoin extrême qu'ont tous les hommes du salut qu'il vient leur apporter.

C'est ce grand, ce mémorable témoignage rendu au Fils de Dieu par Jean-Baptiste que l'Evangile de ce jour met sous nos yeux. « En ce temps-là, y est-il dit, les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites pour savoir de Jean-Baptiste lui-même, qui il était. Jean déclara nettement qu'il n'était point le Christ. — Ils lui demandèrent s'il était Elie, ou quelque autre prophète. Il répondit : Non ! — Ils insistèrent : Si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni prophète, pourquoi donc baptisez-vous ? Jean répondit de nouveau : Je vous donne un baptême d'eau, mais il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est lui qui doit venir après moi et qui est avant moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure. »

II

« Il y a un homme au milieu de vous que vous ne connaissez pas, » dit S. Jean aux Juifs. Et c'est précisément cette ignorance qui va faire le malheur de ce peuple si longtemps chéri de Dieu. Pauvres Juifs ! Ils en sont donc arrivés à avoir des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne pas voir, un esprit pour ne plus comprendre ! Et, mystère insondable de la justice divine, S. Jean lui-même, avec toute sa sainteté et toute son éloquence, sera impuissant contre cet aveuglement de sa nation. Israël n'ouvrira pas les yeux, et les siècles ne feront que sceller, pour ainsi dire, son coupable endurcissement.

Mais, m. f., si cet aveuglement des Juifs a de quoi vous étonner, que penser de l'aveuglement de tant d'hommes qui, autour de nous et après vingt siècles de christianisme, refusent obstinément leur foi à Jésus-Christ ?

Ne sont-ils pas mille fois plus coupables, après tout ? Quand Jean-Baptiste reprochait aux Juifs leur incrédulité, le Fils de Dieu n'avait point encore donné à sa mission la confirmation des merveilles de sa vie publique, de ses vertus, de ses miracles, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension triomphante. Aujourd'hui, nos incrédules voient tout cela ; sans compter les prodiges plus étonnants encore accomplis dans et par l'Eglise de Jésus-Christ. Et ils ne croient pas, et ils ne comprennent pas ! Du moins, c'est ce qu'ils disent...

Cependant, il est Dieu, cet inconnu, et c'est pourquoi Jean-Baptiste se proclame indigne de délier sa chaussure. Que la foi est féconde en humilité ! C'est la connaissance qu'il a de cet Agneau de Dieu qu'il doit signaler au monde qui inspire au saint Précurseur les sentiments d'une humilité si vraie, si profonde « Je ne suis pas digne de lui délier sa chaussure ! » Que pouvait trouver de plus fort le sentiment de son néant, l'ardeur de son amour ? Et cependant, celui qui parle ainsi est de noble race, il est prophète, il est rempli de l'Esprit de Dieu, et tous ces dons de la nature et de la grâce trouvent leur consécration dans cette faveur populaire dont il jouit à un si rare degré. Néanmoins, combien grande est son humilité ! On sent, aux protestations de son indignité, que Celui dont il parle est plus qu'un homme, qu'il est Dieu.

Que l'humilité de S. Jean nous serve de leçon ! Grâce à Dieu, Jésus-Christ n'est point un inconnu pour nous et nous avons la foi. Mais notre foi n'est pas toujours assez vive, c'est pourquoi elle ne produit pas dans nos âmes son fruit naturel, que nous admirons en S. Jean-Baptiste : le *respect envers Dieu*. Est-ce que ce respect nous accompagne toujours dans nos prières, dans nos temples, dans la fréquentation des sacrements ?

* * *

Que la conduite de Jean-Baptiste nous serve d'exemple, et apprenons de lui à nous disposer à l'avènement spirituel de Jésus-Christ dans nos âmes, aux belles fêtes de Noël, par la pratique d'une foi vive et d'une sincère et profonde humilité. Ainsi soit-il.

IV

4e Dimanche de l'Avent

DISPOSITIONS PRÉPARATOIRES A LA FÊTE DE NOËL

Les phases successives du cycle liturgique n'ont pas seulement pour but de commémorer des événements passés : elles sont encore destinées à nous faire vivre les mystères du Dieu fait homme, afin

d'opérer en nous cette transformation et cette régénération spirituelles qui nous assimileront à lui et nous rendront ses frères adoptifs. Le temps de l'Avent, dans la pensée de l'Eglise, doit être surtout la préparation d'un nouvel avènement du Messie en nous : Jésus, en ces jours, est le visiteur qui se tient à la porte et frappe. Si nous voulons qu'il entre, il faut obéir à la voix que nous fait entendre S. Jean-Baptiste dans l'évangile d'aujourd'hui à la suite d'Isaïe : « Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits ses sentiers, que les montagnes soient aplanies et les vallées comblées. »

I

La première disposition qu'il nous prêche, c'est la *pénitence : « Facite dignos fructus pœnitentiæ. »* La présence du péché dans une âme est incompatible avec celle de la grâce de Dieu ; c'est pourquoi il faut ôter soigneusement de la nôtre tous les obstacles qui s'opposeraient à ce que Jésus en prenne entièrement possession. Tous nous sommes pécheurs, et l'examen de conscience nous remettra en mémoire nos fautes passées. Hâtons-nous de nous en purifier par un repentir sincère et une bonne confession.

Cela, toutefois, ne saurait point encore suffire. Le péché a laissé des traces en nous, car il a fortifié nos mauvais penchants. De plus il constitue une jouissance illégitime obtenue au préjudice de la loi de Dieu. A la confession, il faudra donc, pour rétablir l'équilibre rompu, joindre la pratique des vertus auxquelles nous avons manqué, et apaiser la justice divine par des actes qui revêtiront un caractère expiatoire. Rien ne sera plus agréable à Dieu que les petits sacrifices que nous nous imposerons pour lui plaire.

Après avoir réparé le passé, il nous faudra aussi prévoir l'avenir : il nous serait peu utile d'avoir enlevé toutes les souillures de notre âme si nous devions en mettre d'autres, en égale quantité, à leur place. Nous redoublerons de vigilance afin de découvrir les occasions où nous sommes plus particulièrement exposés à pécher, et nous étudierons les moyens à mettre en œuvre pour échapper au danger qu'elles constituent pour nous.

II

« Que les montagnes soient aplanies. » Ces montagnes sont celles qu'élève l'orgueil humain, et Jésus ne peut venir à nous que si *l'humilité* lui rend le chemin praticable. S'il daigne s'abaisser jusqu'à prendre notre nature, jusqu'à choisir dans les diverses conditions de la vie humaine la plus pauvre et la plus obscure, jusqu'à naître dans une étable, c'est pour nous donner un éclatant exemple d'humilité et nous apprendre le peu de cas que nous devons faire des dignités et des honneurs du monde.

Ne leur accordons donc pas une estime dont ils sont indignes, et n'égarons pas dans de vains désirs un cœur qui n'est fait que pour Dieu. Nous avons été placés dans un rang social modeste ; demeurons-y en paix. Accomplissons notre devoir consciencieusement et ne nous mettons pas en peine de savoir ce que le monde pensera de nous. Qu'importe que nous vivions et mourrions inconnus ! Le vrai bonheur, au dire de l'*Imitation*, consiste à être ignoré et compté pour rien. C'est celui qu'ont désiré les Saints.

Ne cherchons pas la gloire des hommes, mais ne nous arrêtons pas non plus à une vaine complaisance envers nous-mêmes, nos aptitudes physiques et intellectuelles, nos avantages matériels et moraux, nos vertus, en un mot ce que nous découvrons de bien en nous. L'humilité est une des formes de la justice : elle doit rendre à Dieu seul la gloire de ce qui n'est dû qu'à sa grâce ; de nous-mêmes nous ne méritons que la confusion à cause de nos fautes et de nos résistances aux faveurs divines.

III

La troisième disposition nécessaire à la fête de Noël est le *recueillement*. C'est au désert, loin des bruits du monde, que S. Jean-Baptiste entend l'appel de l'Esprit-Saint et prépare les âmes à la venue du Messie. Jésus ne veut point naître dans une hôtellerie toute remplie du tumulte de la foule des voyageurs : le lieu qu'il choisit pour paraître sur cette terre est une grotte écartée et silencieuse. « *Non in commotione Dominus* » : déjà le Seigneur s'était manifesté au prophète Elie sous la forme non d'un ouragan impétueux, mais d'une brise légère que seule une oreille attentive pouvait percevoir.

Nous avons donc le devoir, en ces jours saints, de fuir plus résolument les causes de dissipation ou d'agitation qui ne nous seraient pas imposées par nos devoirs d'état. Il nous faut éviter les divertissements et les spectacles mondains, apporter à nos occupations habituelles plus de calme et de sérénité, tourner fréquemment nos pensées vers le Sauveur qui daigne nous visiter, hâter sa venue en nous par de pieuses aspirations.

* *

En essayant de nous représenter l'attitude de Marie et de Joseph durant les jours qui précédèrent la naissance temporelle du Fils de Dieu, nous comprendrons aisément les dispositions qui devront être les nôtres. Essayons de nous en pénétrer : notre âme deviendra alors une nouvelle crèche dont Jésus fera ses délices. Ainsi soit-il.

V

Noël

LES ABAISSEMENTS DU FILS DE DIEU

D'un mot, l'Evangile nous indique les signes qui manifestent le Verbe Incarné : « Vous trouverez un enfant, » c'est le commencement d'une vie humaine ; « enveloppé de langes, » c'est l'infirmité qui a besoin d'être protégée contre les injures de l'air ; « couché dans une crèche, » c'est le comble de l'indigence. Appliquons-nous à découvrir les raisons d'abaissements en apparence si étranges de la part d'un Dieu.

I

Il est un fait que tous les témoignages historiques s'accordent à confirmer : c'est que, depuis la malédiction portée contre nos premiers parents aussitôt après leur péché, l'humanité ressentait une crainte instinctive qui l'éloignait de Dieu et la glaçait d'effroi quand apparaissait un être surnaturel. C'était une vérité communément admise parmi les Juifs qu'on ne pouvait voir Dieu ou un ange sans mourir, et les sacrifices qu'offraient les païens tendaient toujours à l'apaisement d'une divinité irritée.

Deux motifs expliquent une telle attitude : la distance qui nous sépare de Dieu, et l'iniquité par laquelle nous avons outragé sa souveraine majesté. Dieu est l'être infini, nous ne sommes que poussière et néant ; en lui se trouvent toutes les perfections, en nous-mêmes nous ne découvrons qu'imperfection ; il est l'éternel, hier nous n'étions pas et nous sommes soumis aux vicissitudes du temps. Si nous considérons l'un après l'autre les attributs de Dieu, nous serons obligés de reconnaître que tous l'éloignent de nous. Un seul pourrait le rapprocher de nous : la bonté, à la condition toutefois que la justice permette à cette dernière de s'exercer librement.

Mais précisément, si la grandeur divine nous éloigne, la justice nous repousse avec violence. Représentez-vous la scène dans laquelle Adam et Eve furent chassés du paradis terrestre. Quels durent être les sentiments de ces malheureux exilés ! En quelque lieu qu'ils pussent fuir, ne leur semblait-il pas toujours voir l'épée flamboyante de l'ange et entendre cette voix tonnante au son de laquelle ils avaient été contraints de se cacher ? Ne nous étonnons donc pas de voir leurs descendants partager leur frayeur.

Avec l'Incarnation, tout change. Dieu n'est plus éloigné de nous, puisqu'il se fait homme ; il n'est plus irrité contre nous, puisqu'il contracte avec notre nature une étroite alliance. Qui pourrait craindre à la vue de ce nouveau-né qui nous sourit et nous tend les bras ? Est-il quelque chose de plus attirant et de plus aimable qu'un enfant au berceau ? C'est pourquoi Jésus est à peine venu au monde que les hommes accourent vers lui avec empressement. Le chemin du salut nous est ouvert une seconde fois : « Par lui, dit S. Paul, nous avons accès auprès du Père » (Eph., II, 18). Il est l'Emmanuel : Dieu avec nous.

II

Le Fils de Dieu, en se faisant homme, nous rapprochait de Dieu ; en prenant nos faiblesses, il prouve la vérité de sa nature humaine et raffermit nos espérances.

Bien des hérétiques se sont trouvés pour affirmer que son corps n'était qu'une apparence ou qu'il était composé d'une matière céleste, et cela malgré les multiples témoignages de la Sainte Ecriture. Que serait-ce donc s'il était tout à coup descendu des cieux, s'il n'avait pas revêtu les faiblesses de l'enfance et suivi les progrès de l'âge, s'il avait méprisé le sommeil et la nourriture, et éloigné de lui la souffrance ? N'aurait-il pas confirmé l'erreur ? N'aurait-il pas semblé rougir de s'être fait homme en ne le paraissant qu'à demi ? C'est donc pour établir notre foi sur des bases solides qu'étant maître du ciel et de la terre il s'est fait indigent, qu'ayant tout créé et gouvernant tout par sa seule volonté il a voulu avoir besoin du secours de ses créatures, que distribuant à tous les êtres vivants leur nourriture il a tenu à recevoir d'une humble femme le lait des enfants.

Ces faiblesses sont aussi le gage de notre espérance. « Notre Pontife, dit S. Paul, n'est pas incapable de compatir à nos infirmités, car il les a toutes éprouvées comme nous, hormis le péché. » (Hébr., IV, 15). Il n'a pas oublié ses longs travaux ni les peines qu'il a souffertes : la faim, la soif, les fatigues, les sueurs, les défaillances, la mort. Il sait par expérience combien elles coûtent à notre pauvre nature. C'est pourquoi, nous voyant aux prises avec elles, il a un ardent désir de nous aider, et comme il est tout-puissant, nous ne pouvons douter de l'efficacité de son aide. S. Paul dit encore : « Lorsque Dieu notre Sauveur a fait paraître sa bonté et son amour pour les hommes, il nous a sauvés selon sa miséricorde. » (Tit., III, 4). Or, cette bonté et cet amour ne se montrent nulle part davantage que dans la crèche, car le propre de l'amour est d'unir deux êtres, et Jésus enfant se manifeste clairement comme semblable à nous, puisque rien de ce qui est à nous ne doit lui rester étranger.

* *

Cette assimilation, il la veut complète. Par un échange admirable, s'il prend notre nature, c'est pour nous donner la sienne en retour, en sorte que se réalise vraiment la parole que Dieu avait dite au paradis terrestre : « Voici Adam devenu comme l'un d'entre nous. » Adorons profondément une telle sagesse et une telle bonté. Ayons à cœur d'en profiter en ne cherchant pas d'autres trésors que ceux que sa glorieuse pauvreté nous a préparés dans la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

VI

Dimanche dans l'Octave de Noël

LA VRAIE SAGESSE

« L'Enfant Jésus, nous dit l'Evangile, grandissait, plein de sagesse. » N'était-il pas en effet la Sagesse même de Dieu, descendue des célestes demeures pour habiter parmi nous, comme nous le chantions tout à l'heure dans l'Introït ? A son école, apprenons donc où se trouve la véritable sagesse.

I

Si nous interrogeons le monde, il nous donnera de la sagesse des idées bien diverses, dont quelques-unes ne sont peut-être pas très mauvaises, dont beaucoup sont fausses, mais toutes plus ou moins incomplètes cependant.

Qu'un homme sache si bien conduire ses affaires qu'il arrive à réaliser une fortune et à vivre de ses

rentes, il passe aux yeux du monde pour un habile, un prudent et un sage. Qu'un autre soit assez adroit pour se gagner la faveur de ses semblables et mettre à profit les circonstances, de manière à arriver aux honneurs et à la réputation, il est encore un sage.

Que celui-ci, utilisant une fortune qu'il tient de sa naissance, mène la vie à grandes guides et se procure, par l'argent, tous les plaisirs et toutes les jouissances ; que celui-là, au contraire, plus modéré dans ses désirs, plus restreint dans ses aspirations, se ménage si bien qu'il arrive à garder sa santé et à dépasser la limite ordinaire de la vie ; que cet autre fasse état de se moquer des hommes et des choses, qu'il soit désillusionné de tout, qu'il ne soit sensible à aucune des vanités pour lesquelles le monde dépense sans compter son argent et sa santé, qu'il vive en sceptique et en indifférent : chacun de ces hommes passera, aux yeux de beaucoup, pour sage et habile.

Voilà, m. f., les sages du monde et leur sagesse. Elle ne s'élève guère plus haut. S'il en est qui ont de plus nobles visées, qui se dévouent à la science, par exemple, ou même aux œuvres de philanthropie, ils sont encore des sages bien imparfaits.

II

C'est qu'en effet la vraie sagesse, la sagesse chrétienne, est d'une nature bien supérieure. Elle consiste, avant tout, à regarder la vie comme un moyen pour arriver à un but, comme une route pour arriver au terme. L'essentiel, pour elle, c'est le but, c'est le terme, et ce terme, vous le savez, c'est l'autre vie, c'est l'immortalité bienheureuse. Par conséquent la suprême ambition du sage sera d'arriver à ce but, et d'obtenir le ciel qui pour lui doit être le lieu du bonheur et du bonheur parfait.

Cette conviction fortement établie dans son esprit, il se posera cette question : « Puisque l'obtention du ciel est pour moi l'unique et nécessaire garantie du bonheur, puisque Dieu possédé est ma fin suprême, quel moyen est mis à ma disposition pour l'obtenir ? » Et la sagesse lui répondra qu'à ce but unique il n'est qu'un moyen unique aussi : l'accomplissement de la volonté de Dieu. Alors cette volonté de Dieu, il s'efforcera de la connaître soit dans son expression générale qui est le Décalogue, soit dans les rapports qu'elle peut avoir avec les circonstances spéciales où il se trouve, de manière à chercher comment y adapter sa vie et ses actes.

Cette seconde conviction bien formée, le sage, s'il veut rester sage, n'aura plus qu'une ambition : celle de faire converger toutes ses actions vers ce but, celle de travailler avant tout et par-dessus tout à employer les moyens nécessaires pour arriver à la béatitude éternelle.

C'est là une conception de la vie bien sèche, bien froide et bien austère, direz-vous. Qu'importe ? Le sage sait bien que, pensant ainsi, il est dans le vrai, qu'agissant en conséquence, il est infiniment raisonnable. Seulement, et c'est ici que sa sagesse perd ce qu'elle avait de trop rude, de trop sévère, de trop décourageant, seulement il sait aussi que la vie est en soi un bien et un bien incomparable ; par conséquent il l'estimera, il l'aimera, il fera tout ce qui est nécessaire pour la conserver et même la prolonger.

Il sait encore que la vie a des plaisirs et des joies bien douces, qu'il y brille parfois quelques rayons de bonheur. De ce bonheur le sage désirera goûter sa part ; de ces plaisirs et de ces joies il recherchera la possession. Mais tandis que les mondains jouissent sans discernement et sans mesure, il fera un choix dans les plaisirs et il ne voudra jouir que dans certaines limites. Et ce qu'il supprimera, ce dont il s'abstiendra, ce sera tout ce qui pourrait nuire à son bonheur éternel, tout ce qui pourrait le compromettre et le diminuer.

Et alors il sera vraiment heureux, car aucun nuage ici-bas ne viendra assombrir son bonheur, aucune amertume ne s'y mêlera, aucun remords ne viendra altérer la joie qu'il aura goûtée, et après avoir été heureux sur cette terre, autant qu'on peut se permettre de l'être, il aura non pas la crainte de voir s'anéantir son bonheur, mais la ferme espérance de voir ce bonheur imparfait se transformer en une félicité complète, inaltérable et éternelle.

* *

Tel est le sage chrétien ; il me semble, n'est-ce pas, que sa sagesse vaut bien celle du mondain. C'est celle-là que Notre-Seigneur est venu nous enseigner. Nous ne pouvons mieux faire que d'écouter ses leçons, de nous déclarer ses disciples et de le prendre pour notre unique Maître, à l'exclusion de tout autre.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXII

L'ESPRIT DE FAMILLE

La saison où nous sommes nous permet de vivre toutes nos journées, toutes nos heures avec nos parents. Il me semble donc opportun de vous parler de l'esprit de famille et de sa nécessité.

I

L'esprit de famille se traduit dans une jeune fille par l'accomplissement de ses devoirs de respect, d'affection, d'obéissance envers ses parents, par la mesure qui accompagne ses paroles et ses procédés à leur égard, par les soins attentifs, la déférence qu'elle leur témoigne, par sa fidélité à demeurer au foyer domestique.

Elle mettra tout son zèle pour faire régner dans la maison la paix et le bonheur, l'ordre et le travail ; elle aimera la vie simple, laborieuse ; malgré la monotonie et la fatigue des besognes quotidiennes, elle s'y emploiera avec dévouement et sans reculer devant le sacrifice personnel.

Tous ses efforts tendront à faire épanouir dans le milieu familial le sentiment religieux, en y introduisant la prière quotidienne faite en commun, en cherchant à gagner un frère, un père, je n'ose pas ajouter : une mère, qui ne sanctifieraient pas le dimanche. Pour une jeune fille chrétienne qui veut

tranquilliser sa conscience, ce n'est pas assez de dire : « Je remplis mon devoir, les autres s'arrangeront comme ils l'entendront. » Il y a, en effet, quelqu'un qui doit veiller à l'observation du dimanche dans la famille : c'est vous.

On voit aujourd'hui, même dans les meilleures familles, tant de discussions, de divisions de frère à frère, amenées souvent par la diversité des caractères ou par le sentiment de l'intérêt personnel. Une bonne sœur, quand son entourage commence à être désuni, non seulement se garde de toute parole blessante pour l'un ou pour l'autre, mais excuse, plaide les circonstances atténuantes, même pour ceux qui ont réellement tort ; elle ne se donne aucun repos jusqu'à ce qu'elle arrive au résultat désiré : la pacification générale. Surtout elle ajoute à ses efforts répétés la prière, persuadée que Dieu, tenant dans sa main tous les cœurs, peut les incliner comme il le veut.

II

Si vous avez l'esprit de l'Evangile, vous serez les anges de la famille auprès de Dieu, en obtenant pour chacun des vôtres les grâces utiles ; vous serez les apôtres de la famille par votre zèle à y favoriser l'amour et la pratique de la religion ; vous serez les consolatrices de la famille au milieu de ses peines et de ses deuils. Et si par malheur Dieu y était un jour offensé, c'est encore à vous que reviendrait le sacrifice réparateur.

Quels beaux titres que ceux-là ! Si peu que vous le vouliez, vous pouvez les mériter. Nul bonheur ne vaut celui que l'on goûte ici-bas au sein du foyer : car il n'en est pas de plus intime, de plus pur, de plus vrai. Un intérieur réglé que la religion embellit de ses charmes austères, voilà votre domaine et ce doit être votre œuvre. Même s'il fallait y supporter un caractère difficile, chagrin, mécontent de tous et de tout, subir continuellement le poids de ses irritations et de ses exigences, vous sauriez donner l'exemple de la patience et de l'abnégation.

Vous êtes la providence visible des vôtres, et ce mot traduit tous les services, toutes les sollicitudes, tous les dévouements. Dans ce petit monde qui est la famille, vous êtes le trait d'union naturel, l'ange de la paix dont la seule présence aplanit les différends ; votre application sera d'y faire régner l'harmonie. On ne s'assied qu'à contre-cœur à une table d'où la joie est absente, mais en revanche rien n'est doux, rien ne fait le charme et le bonheur familial comme cette union des âmes que rien ne trouble.

Combien peu de cas fait-on maintenant des plaisirs du foyer, des traditions, des souvenirs communs, de la solidarité qui joignait autrefois tout ce qui avait le même nom et le même sang ! Aujourd'hui, on ne sait plus donner à chacun des siens un peu de son cœur : tout est livré à la merci du caractère, de l'humeur, des passions, et la simplicité des anciennes mœurs a fait place aux exigences du luxe et du plaisir. Si l'enfant ne trouve plus à la maison, pour se former, la sollicitude intelligente, les remontrances fermes, les conseils affectueux, la pratique chrétienne exemplaire, il devient vite volage, indiscipliné, et n'a plus aucun souci de ses devoirs les plus chers. C'est bientôt la fleur qu'un souffle empoisonné a fait retomber sur sa tige.

Que nous sommes loin de la vraie et bonne famille, de la famille idéale, à laquelle il convient toujours de revenir, qui apparaît et se concrétise dans la sainte demeure de Nazareth, dans la personnalité bien réelle de chacun des membres qui la composent : Jésus, Marie, Joseph, en qui s'épanouissaient toutes les vertus familiales !

* *

Notre maison paternelle, il faut l'aimer et s'y plaire. Chère image du foyer, souvenirs émouvants des premières années, charme et force de la piété filiale, nous avons tous connu ces sentiments, et c'est l'honneur d'une jeune fille d'en être la gardienne. Dans la maison, partout nous retrouvons la trace de mille souvenirs « accrochés à chaque objet comme aux buissons la laine des moutons », ceux de nos chers morts surtout ; et ils nous émeuvent d'autant plus que nous voyons en eux le cadre de la vie, le décor du passé, l'image la plus pure de notre enfance.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXVII

LES EXERCICES SPIRITUELS

Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum.

Venez à l'écart dans la solitude, et reposez-vous quelque peu.

(Marc, VI, 31).

Nous avons étudié les moyens de sanctification qui sont ou peuvent être, pour nous, d'emploi habituel et même quotidien. Ceux dont il nous reste à parler sont d'un usage beaucoup moins fréquent. Nous avons recours à eux quand nous avons besoin de grâces plus puissantes et passons par des crises plus délicates et plus dangereuses. Ces moyens portent le nom collectif d'*exercices spirituels*. Ils méritent d'être ainsi appelés parce qu'ils nous demandent tous un ensemble d'efforts méthodiques et vigoureux pour devenir meilleurs et nous rapprocher de Dieu.

Parmi les exercices spirituels je distinguerai : 1o les *retraites,* 2o les *probations* et 3o les *journées de récollection.* Je dirai un mot de chacun d'eux, et à ce mot j'ajouterai quelques conseils.

I

La retraite est un *temps plus spécialement consacré à la réforme et à l'amélioration de la vie intérieure.* Ce temps peut être, au gré de quiconque se met en retraite, plus ou moins long. Il se fait des retraites de trois jours, d'une semaine, voire même d'un mois. — Les retraites peuvent être *isolées* ou *collectives,* en d'autres termes, se faire par une personne seule ou par plusieurs personnes ensemble. — Quand elles s'étendent à une paroisse ou des populations entières, elles prennent souvent le nom de *missions.*

Si ceux qui les partagent restent à leur domicile

et ne se soustraient point à leurs relations habituelles, leurs retraites s'appellent *retraites ouvertes*. Si, au contraire, ils s'enferment dans une communauté quelconque et renoncent, pour le temps des saints exercices, à toute communication avec le monde, leurs retraites prennent le nom de *retraites fermées*. — Je ferai dès maintenant cette réflexion que, quand elle est possible, la retraite *fermée* doit être préférée à la retraite *ouverte*. Elle jouit, en effet, d'une puissance d'action plus considérable. En arrachant les âmes à leurs préoccupations accoutumées, elle leur rend le recueillement plus facile, elle appelle des grâces plus abondantes ; et l'accomplissement des saints exercices en devient plus fécond.

Ces préliminaires exposés, mon dessein est de répondre à trois questions importantes.

I. — Voici la première : *D'où vient l'usage des retraites spirituelles ?*

Il vient de Dieu lui-même.

Parcourez l'Histoire sainte. Vous y verrez que l'homme n'a jamais rien fait de grand dans la poursuite de la sainteté sans avoir eu, et cela sous une inspiration divine évidente, recours à la retraite. Pour se rendre dignes de leur mission et capables de l'accomplir, Moïse et Elie ont dû passer chacun quarante jours dans la solitude. Esther et Judith n'ont obtenu que par un recueillement prolongé et des prières assidues la grâce de réaliser la délivrance de leur nation. La jeunesse de Jean-Baptiste a été une retraite continuelle.

Notre-Seigneur lui-même, sans en avoir besoin, mais pour donner un enseignement aux générations futures, a fait, avant de commencer son ministère, une retraite de six semaines dans le désert. Non content de donner à ce pieux usage de la retraite spirituelle la consécration de son exemple, il y a joint celle de ses conseils. Il l'a plusieurs fois recommandé à ses disciples. Parfois il le leur présentait comme un moyen d'assurer les succès de l'avenir. Ainsi leur rappelait-il qu'un homme disposé à construire un édifice « s'assied pour calculer ses ressources, » afin de voir s'il a de quoi faire face à la dépense (Luc, XIV). Ainsi encore mettait-il en scène devant eux un roi exposé aux attaques d'un ennemi. Celui-là aussi « s'asseyait » et se recueillait pour examiner s'il pourrait, avec dix mille hommes, repousser les vingt mille de son rival (Luc, *ibid.)*. Dans ces hommes qui « s'assoient » pour mesurer leurs possibilités, ne reconnaissez-vous point les retraitants qui demandent aux saints exercices d'éclairer et de seconder leurs efforts ? — D'autres fois, prévoyant que les retraites suspendaient quelque peu les occupations matérielles, il en parlait comme d'un repos après le travail. « Venez, disait-il aux disciples, venez en un lieu désert, et reposez-vous » (Marc, VI, 3). Cette invitation visait les exercices spirituels, car elle mettait à exécution une promesse antérieure : « Je conduirai les âmes dans la solitude, et là je parlerai à leur cœur [1]. » — Enfin personne n'ignore que, par ordre de leur Maître, les apôtres se préparèrent par une retraite de dix jours à la descente du Saint-Esprit et à l'ouverture de leur apostolat.

Quand, après un tel passé, l'usage des retraites s'est présenté à l'Eglise naissante, elle n'a pu l'accueillir qu'avec la plus vive sympathie. Non seulement il offrait aux âmes un ensemble d'exercices capable de leur rendre la sainteté attrayante et facile ; mais il leur garantissait encore, du côté de Dieu, le concours le plus généreux et le plus puissant. Dès les premiers jours, l'Eglise l'adopta, le conseilla et lui fit une place parmi ses lois. S. François de Sales raconte, en effet, que, dans l'Eglise primitive, les fidèles devaient, chaque année, aux jours anniversaires du baptême de Notre-Seigneur, faire une sorte de retraite [2]. C'était, pour eux, un moyen de se renouveler dans l'esprit de leur propre baptême.

J'en viens maintenant à ma seconde question.

II. — *Quand convient-il aux chrétiens de se mettre en retraite ?*

Dans sa discipline actuelle, l'Eglise catholique n'oblige plus les laïques à la retraite dont je viens de parler, c'est-à-dire à celle que nos pères faisaient autrefois à l'occasion du jour anniversaire du baptême de Jésus-Christ. Elle s'abstient même de leur en prescrire aucune autre. Elle n'en impose, de temps en temps, qu'aux âmes appelées par Dieu soit à la vie religieuse, soit à l'état ecclésiastique. Ainsi exige-t-elle que les élèves de ses séminaires fassent chaque année quelques jours de retraite (can. 1367, 4°) ; que les aspirants à la tonsure ou aux ordres mineurs s'y préparent par une retraite de trois jours au moins (can. 1001, § 1). Avant la réception des ordres majeurs, la retraite préparatoire sera d'au moins six jours *(ibid.)*. Les prêtres séculiers devront faire une retraite tous les trois ans, pendant un temps déterminé par leurs évêques (can. 126). Quant aux aspirants à la vie religieuse, ils feront, avant d'entrer au noviciat, une retraite d'au moins huit jours (can. 541), et une autre d'égale durée avant de prononcer leurs vœux (can. 571, § 3).

Si l'Eglise laisse aux simples fidèles toute liberté d'user ou non des exercices spirituels, il est incontestable pourtant qu'en s'y soumettant quelquefois ils répondront à l'un de ses plus ardents désirs. Car l'Eglise n'a rien à cœur comme la sanctification des âmes. Aussi applaudit-elle à tout ce qui peut les rendre plus vertueuses et les aide à réaliser l'idéal chrétien.

Il est pourtant des circonstances où, la retraite se montrant plus opportune, on peut dire que les désirs de l'Eglise se font plus vifs et plus pressants.

Parmi ces circonstances, je puis signaler celles qui constituent, pour les chrétiens, un notable changement de vie, leur apportent des devoirs nouveaux et surtout leur imposent quelque charge d'âmes nouvelle. Ainsi les pieux fidèles ne devraient-ils pas se préparer par une bonne retraite à la Confirmation, au mariage, à certains emplois délicats dans lesquels ils auront un besoin particulier du secours de Dieu ? Le clergé les fait entrer dans cette voie, quand il les met en retraite avant de les admettre

[1] Osée, II, 14.

[2] *Introd. à la vie dévote*, 5e partie, chap. 1.

à la Première communion. Pourquoi n'auraient-ils point recours au même moyen quand ils ont à franchir l'entrée des autres étapes de la vie ?

En dehors même des circonstances dont je viens de parler, il est des états d'âme où les saints exercices s'imposent au nom d'une absolue et urgente nécessité. Tel est celui des pécheurs qui vieillissent dans l'impiété. Ils vivent, depuis longtemps peut-être, dans l'oubli de tous les devoirs et dans l'habitude de toutes les fautes. Ils ont fait tout ce qu'il faut pour amonceler sur eux-mêmes les colères de Dieu et éloigner ses miséricordes. La plupart sont aveuglés par des ténèbres qui ne laissent luire à leurs yeux aucun rayon de lumière. Pourrait-on découvrir, dans leur passé, un seul motif d'espérer leur salut ? J'en doute... Ceux-là ont donc, avant de mourir, grand besoin de réfléchir, de s'éclairer, de prier, de se rendre dignes du pardon divin, en un mot de faire une sérieuse retraite. Leur éternité est à peu près mise à cette condition. Plus ils tardent de la réaliser, plus aussi grandit pour eux le risque de n'en avoir jamais ni le temps ni les moyens.

Laissez-moi l'ajouter : ceux mêmes qui n'en sont pas là doivent profiter des occasions que l'Eglise leur offre. Par ces occasions, j'entends les Jubilés, les Missions, les Carêmes, prêchés par le clergé des paroisses ou par des prédicateurs étrangers. Lorsque des exercices de cette sorte se donnent dans nos populations, — et l'Eglise voudrait que ce soit tous les dix ans (can. 1349), — ceux qui s'obstinent et refusent d'y prendre part causent un vrai scandale et font acte de mauvais paroissiens.

Enfin, si, après avoir signalé les circonstances dans lesquelles la retraite s'impose comme une sorte de devoir ou de nécessité, je voulais dire en quels cas elle se propose comme une mesure utile, je ferais remarquer que, d'après les saints, tout fidèle soucieux de son salut devrait se mettre en retraite « au moins une fois chaque année [3] ».

III. — Voici la troisième question à laquelle je me propose de répondre.

J'ai défini tout à l'heure les exercices spirituels : « un ensemble d'efforts *méthodiques* et vigoureux pour devenir meilleur ». Il me reste à expliquer *en quoi consiste la méthode suivant laquelle ces efforts doivent être faits.*

Avant de commencer cette explication, je tiens à déclarer que je ne l'adresse pas aux retraitants dont les exercices s'accomplissent sous la direction d'un prêtre. Il appartient à ce prêtre de se tracer et de leur tracer à eux-mêmes sa propre méthode. Chaque directeur de retraite est le maître absolu de son plan. D'ailleurs, il reçoit de Dieu, pour le concevoir et pour l'exécuter, les lumières et les grâces dont il a besoin. Les retraitants qu'il conduit ont donc le devoir d'accepter et de suivre simplement sa direction.

Je parlerai ici pour ceux qui, condamnés par les circonstances à faire leur retraite à peu près seuls et sans guide compétent, se demandent avec angoisse comment ils doivent s'y prendre.

Avant tout, ils donneront à leur retraite un but déterminé. « Avant de commencer les exercices spirituels, dit un des écrivains les plus compétents, il importe que l'on sache quel doit en être le profit [4] ». Le but d'une retraite peut être : — de préparer un événement de haute importance pour le retraitant, — de lui assurer les grâces dont il aura bientôt besoin, — de le rendre digne d'une charge nouvelle ou capable de remplir des devoirs nouveaux, — de réaliser en sa personne la réforme de tel ou tel défaut et l'acquisition de telle ou telle vertu, — ou simplement d'effectuer sa conversion soit du péché à la grâce, soit d'un état imparfait à un état meilleur. Il va sans dire qu'on peut se proposer dans une même retraite plusieurs buts à la fois, surtout s'ils peuvent se poursuivre par les mêmes moyens et sans compliquer à l'excès le travail.

Dans les retraites communes, on ne peut guère rechercher que des avantages communs, c'est-à-dire ceux dont l'ensemble des retraitants est susceptible d'avoir le plus besoin. Dans les retraites individuelles, les exercices concourront tous, et chacun à sa manière, à la réalisation du résultat cherché.

Les exercices d'une retraite comprennent des prédications. Ces prédications peuvent être remplacées par des entretiens avec le directeur de la retraite ou par des lectures choisies pour faire atteindre le but qu'on se propose. Aux prédications, entretiens et lectures, s'ajouteront l'assistance à la sainte messe, des prières vocales et des oraisons mentales, spécialement orientées vers le même objet. Tout cela sera combiné suivant l'aptitude et le besoin des retraitants. On devra aussi recevoir, avec une piété particulière, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. La retraite serait exposée à un échec déplorable si on négligeait leur réception pendant qu'elle s'accomplit.

C'est que les deux sacrements dont il s'agit ici sont les principaux instruments par lesquels peut et doit s'accomplir la réforme morale en vue de laquelle se fait toute retraite. Cette réforme consiste essentiellement, d'une part, dans ce qu'on peut appeler *la liquidation du passé,* c'est-à-dire dans la réparation des fautes dont on s'est rendu coupable, dans le paiement des dettes qu'on a contractées envers Dieu, dans une équitable compensation des lacunes spirituelles laissées dans les âmes ; d'autre part, dans la transformation dont on a besoin pour devenir capable de mener une vie meilleure et spécialement de pratiquer les vertus auxquelles on a voulu s'élever par la retraite. — Le sacrement de Pénitence accomplira la première des deux opérations dont se compose cette réforme. Il lui appartiendra donc de réparer le passé. Là se trouve son effet propre. Et peut-être appellera-t-il une confession générale de quelque étendue. Le sacrement d'Eucharistie accomplira la seconde tâche : Dieu s'y donnera lui-même avec les grâces et les forces nécessaires à l'avenir auquel on prétend et à l'idéal qu'on veut réaliser.

S. François de Sales a heureusement exposé cette méthode dans son livre de l'*Introduction à la vie dévote*. Il l'a fait en se servant d'une comparaison

[3] S. François de Sales, *ibid.*

[4] Rodriguez, *Pratique de la perfection chrétienne,* traité V, ch. 27.